

et trop nombreux succès. Si exagérée qu'elle fût, la demande de Berthe l'avait donc trouvé fort peu récalcitrant et, vaniteux à l'excès, comme l'avait jugé de Jozères, il répondit à ce dernier quand il lui transmit les prétentions de la jeune fille :

— En vérité, M. de Valnac est trop modeste avec ses trois millions de dot reconnue ; j'en aurais volontiers payé un pour chaque doigt de cette petite main qu'elle m'accorde à si bon compte.

À l'heure où le procureur amena M. de Gabrinoff, la sœur était en train de donner à Francis sa leçon de lecture dans un bosquet auquel on parvenait par une longue allée. En voyant au loin poindre les deux hommes qui s'avançaient, Berthe, à travers les feuillages, avait examiné silencieusement le comte qui s'approchait :

— Les Valnac revivront riches, murmura-t-elle.

Les visiteurs n'étaient plus qu'à quelques pas, quand elle se leva, tenant son frère par la main. Elle attendit, calme et fière, radieuse de beauté.

Après la présentation faite par le magistrat et avant que le comte eût prononcé son premier mot, la jeune fille poussa doucement devant Gabrinoff l'enfant qui, un peu effarouché, se pressait contre elle.

— Le comte de Valnac, dit-elle en désignant Francis au Russe.

Gabrinoff ne pouvait prendre au sérieux cette présentation d'un bambin de cinq ans. Il abaissa son regard atone sur lui et prononça de sa voix lente :

— Charmant garçon.

— J'ai l'honneur de vous présenter le comte de Valnac, répéta-t-elle d'un ton plus sec.

Le Russe ne voulut il pas comprendre ou crut-il que la jeune fille appelait, dès le début, sa solloitude sur cet enfant que la pauvreté attendait dans l'avenir ? Au lieu de saluer Francis, il lui posa familièrement une main amicale sur la tête en répondant à la sœur :

— Nous serons deux à l'aimer, mademoiselle.

Le comte ne put juger de l'effet de sa phrase sur Mlle de Valnac, car après avoir brusquement tiré son frère comme pour le soustraire à cette main placée sur lui, elle s'était aussitôt penchée sur son front pour y déposer un baiser en disant d'une voix un peu brève :

— Va jouer, mon bon Francis.

L'enfant ne se le fit pas répéter et disparut à toutes jambes derrière les massifs du parc.

— Le comte vient de débiter par une maladresse ; il n'a pas compris l'immense orgueil de race de cette femme, pensa M. de Jozères en la voyant, après le baiser à son frère, se redresser encore pâle.

La fin de cette première entrevue répondit au début. Ce fut de la part de Gabrinoff toute une série de maladresses et de coups d'épingle qui irritèrent l'orgueilleuse susceptibilité de Berthe. Il pesa lourdement du poids de tous ses millions, appela plusieurs fois Francis " l'enfant ", appuya sur son achat de la terre des Valnac et s'étendit sur ses projets d'améliorations qui rendraient méconnaissable la propriété que la jeune fille, depuis ses plus jeunes ans, aimait telle qu'elle était.

Plusieurs fois de Jozères tenta de tendre la perche au comte, qui continua quand même et fut vantard, fat et cruellement sot.

En voyant les deux grands yeux de Berthe, silencieuse,

fixés sur lui, il crut à une sorte d'admiration pour sa personne, et cette bonne opinion de lui-même ne fit que croître quand, à sa demande de fixer le jour de leur union, il entendit Mlle de Valnac lui répondre d'une voix émue :

— Demain, si c'était possible.

Aussi était-il franchement heureux lorsque, après avoir salué sa future, il s'éloigna au bras de de Jozères. En même temps que l'amour lui remuait le cœur, la fatuité lui chatouillait doucement le cerveau.

— Eh bien, mon cher magistrat, disait-il, vous le voyez, cette charmante personne, que vous me représentiez si farouche, s'est enfin laissé attendrir, dit-il d'une voix moqueuse.

Avant de répondre, de Jozères le regarda surpris :

— Est-ce que l'imbécile vaniteux a déjà oublié à quel prix Berthe s'attendrit ? se demanda-t-il.

Puis, tout haut :

— Alors vous vous croyez aimé ?

— Oh ! aimé... à première vue, ce serait trop présomptueux de ma part, mais je crois pouvoir affirmer n'avoir pas déçu.

— Sur quoi appuyez-vous cette opinion ?

— Mais sur l'empressement même, témoigné par Mlle de Valnac, à hâter un mariage qui fera deux heureux.

— Deux ? répéta ironiquement le procureur.

— Mais croyez, cher, que cette union comble aussi mon vœu le plus ardent, répliqua Gabrinoff.

À cette lourde fatuité lui prouvant qu'il n'avait pas été compris, de Jozères appuya sur la corde en ajoutant avec un sourire :

— Alors, mes compliments pour votre triomphe, car vous êtes aimé par la plus jolie fille du pays.

Comme il achevait de parler, les deux hommes atteignaient l'extrémité d'un des ombreux sentiers du parc qui débouchaient sur l'allée principale.

— Oh ! oui, ravissamment belle, divi..., commença le comte en entrant dans cette allée.

Mais il s'interrompit subitement.

Tête nue, portant au bras droit un panier dont le poids faisait voluptueusement saillir sa hanche, venait à sa rencontre une superbe créature, au corsage rebondi, à l'abondante chevelure encadrant une magnifique tête.

— Oh ! celle-là aussi est bien belle ! murmura Gabrinoff qui s'arrêta sur place.

De Jozères avait reconnu l'arrivante.

— Ah ! c'est toi, Nicole ; où vas-tu donc, ma jolie fille ? demanda-t-il familièrement.

— Je porte au château la chasse de mon père.

— Il se porte bien, Cardoze ?

— Oui, monsieur le magistrat.

— Est-il toujours mauvaise tête ?

— Est-ce qu'il faut croire les méchantes et stupides langues du pays, dit-elle d'un ton triste, en haussant les épaules.

— Bah ! bah ! il n'y a pas de fumée sans feu... après tout, c'est de l'histoire ancienne, ajouta en riant M. de Jozères.

Puis, en voyant Nicole regarder curieusement l'étranger qui se tenait immobile à quelques pas d'elle en la dévorant des yeux, il lui souffla :

— C'est le comte russe qui vient d'acheter le château et qui doit prochainement épouser Mlle Berthe.

Sa confiance faite, le procureur ajouta en lui caressant amicalement le menton :